

SIX ANS DE MÉDECINE AU KIBBOUTZ

par le Dr Abraham ESTIN, kibboutz Ein Hashofet

IV. — LA VIE DE TOUS LES JOURS

« Par delà les modalités légales et constitutionnelles, une collectivité se définit d'abord par des ensembles de valeurs culturelles et morales. »

Pierre MENDES-FRANCE (1).

En définissant le cadre extérieur et intérieur de la médecine au kibboutz et ses aspects spécifiques, j'ai le sentiment de ne pas cerner d'assez près un point essentiel et délicat : les rapports en profondeur entre le médecin et le kibboutz dans son ensemble, rapport qui relève en définitive de l'équilibre à trouver entre un individu et une collectivité dont il partage la vie quotidienne sans en faire vraiment partie. Le problème se pose aussi bien dans l'activité professionnelle du médecin que dans sa vie privée et celle de sa famille.

Même dans une médecine socialisée, même à l'intérieur d'une collectivité vivant selon des règles bien définies, le principe qu'une clientèle ressemble à son médecin reste en partie vrai. Celui-ci peut dans une certaine mesure « imposer » sa personnalité, même au kibboutz, tant dans l'aménagement de son travail que dans ses vues professionnelles.

Lassé de voir mon repas à la salle à manger perturbé par la rengaine : « Docteur, seulement une toute petite question... », j'ai fini par donner, sans écouter la question, la réponse classique, mais toujours efficace : « Mais oui, déshabillez-vous donc ; je vous examine tout de suite. » Maintenant on m'attend à la sortie (... de la salle à manger).

Si les kibboutznikim s'attendent à ce que le médecin soit disponible 24 heures sur 24, celui-ci peut à la longue leur donner le sentiment sécurisant qu'il est toujours là dans les cas graves.

Tant que les problèmes sont d'ordre surtout financier, on a vu de nombreux exemples (2), où les suggestions du médecin sont acceptées presque d'office. Même quand les décisions impliquent la violation de principes démocratiques, la santé a force de loi (ce fut le cas pour l'installation de la télévision chez des gens pouvant difficilement se déplacer).

Mais le médecin, habitué à tenir compte du patient et de sa famille, rencontre fatalement un jour ou l'autre au kibboutz des oppositions d'un bord inattendu. Ainsi, peu de temps après mon arrivée à Ein Hashofet, une épidémie de diarrhée aiguë se déclara chez les nourrissons. Je préconisai de les alimenter uniquement à l'aide de soupe de carottes. La responsable de la crèche, une femme douée d'un dévouement, d'une expérience et d'un sens clinique tout à fait remarquables, se mit à faire de l'opposition plus que passive. Finalement, à bout d'arguments, je menaçai de ne plus remettre les pieds à la crèche si mes

(1) « La vérité guide leurs pas », p. 23.

(2) Voir article II et III.

indications n'étaient pas suivies. Ebahie, elle capitula. L'affaire avait pris de telles proportions que pour tranquilliser sa conscience et la mienne, j'écrivis au service des consultations médicales du « Concours Médical » et lorsque je reçus la réponse du D^r Boissière confirmant que mon traitement « était » conforme aux habitudes thérapeutiques du monde occidental, nous fîmes la paix.

L'éthique professionnelle elle-même peut être mise en cause, comme on l'a vu pour le problème du secret médical. Une femme, dont la fille était enceinte, vint me voir à la maison et me demanda de l'adresser à un gynécologue, en précisant son désir exprès de discrétion absolue vis-à-vis du kibboutz. La situation de la jeune fille qu'elle m'exposa alors et que j'ai pu facilement vérifier (mais que je ne peux exposer ici) me parut justifier une interruption de grossesse.

Dans un premier temps, je réussis à convaincre la mère d'assurer à la jeune fille un maximum de sécurité en faisant pratiquer l'intervention en milieu hospitalier et non chez un gynécologue en ville. Je l'adressai donc à la commission « ad hoc » de la Kupat Holim (1). Celle-ci ayant émis un avis favorable et l'intervention ayant été pratiquée, je transmis la liste de frais à la présidente de la commission de la santé du kibboutz et au trésorier, en respectant l'anonymat qui m'avait été demandé.

C'est à ce moment-là que je commençai à entrevoir l'ambiguïté de la situation dans laquelle je m'étais engagé, il faut le dire, impulsivement. Non seulement j'allais à l'encontre des habitudes du kibboutz, non seulement je mettais « l'autorité » devant un fait accompli, mais en fait, qu'est-ce qui prouvait que la facture présentée était bien celle d'un traitement médical et non la transcription de la note d'un hôtel où j'avais passé un très agréable week-end (je puis vous l'affirmer, sur les hauteurs de Sfat en plein mois d'août, cela ne manque pas de charme) (2). Plus tard, j'ai découvert une embûche supplémentaire : pour la famille, j'étais au kibboutz « le seul à savoir » : ce n'est ni pour les uns ni pour les autres des intéressés une situation confortable.

Tout bien considéré ma conduite constitua non seulement une transgression des principes sacro-saints de la collectivité, mais de plus je fus l'auteur (quoique involontairement et sans préméditation) d'un *précédent*, et c'est surtout en cela que le fait fut grave.

Je vous ai raconté cette histoire en détails et vous en attendez sans doute la moralité : je l'ignore. Je sais seulement qu'à l'avenir, confronté avec un problème du même genre, je réfléchirai à deux fois. Mais quelle que soit la ligne de conduite que j'adopterai, je suis sûr que ce ne sera pas de toutes façons la « voie royale », les solutions parfaites n'étant fréquentes ni dans notre profession ni dans la vie collective du kibboutz.

Cela nous ramène à notre point de départ. On ne fait pas tous les jours des coups d'Etat. Un bon *modus vivendi* — une négociation rai-

(1) L'interruption provoquée de la grossesse est théoriquement interdite en Israël, mais pratiquement tolérée. Elle est autorisée officiellement dans des cas où la vie ou la santé de la mère sont menacées par la grossesse ou l'accouchement et lorsqu'interviennent des raisons psychiques ou sociales particulières.

A la Kupat Holim et dans les hôpitaux gouvernementaux siège une commission, composée d'un gynécologue, d'un psychiatre, d'une assistante sociale et d'une infirmière, qui, sur avis du médecin traitant, décide du bien-fondé de la demande. Il faut noter que le jugement de cette commission est empreint d'une grande compréhension.

sonnable, disent les Sages, vaut mieux que deux guerres — est du ressort de la haute diplomatie. Le médecin doit, non content de sonder les cœurs et les reins de chacun, apprendre à manier la psychologie collective. Tous ceux qui se sont penchés sur l'étude de la société du kibboutz ont amplement démontré le fait : les principes de base qui la régissent sont apparemment simples, mais les relations humaines découlant de ces principes sont toujours complexes.

Quand le médecin est assis en face du patient, il est de son devoir de le considérer non seulement comme un individu isolé, malade et sollicitant de l'aide, mais encore comme un kibboutznik, partie intégrante de sa propre famille et du kibboutz tout entier — avec tout ce que cela implique de réactions mystérieuses, d'idées conscientes ou subconscientes qui, d'après mon analyse personnelle, résultent de deux sentiments fondamentaux et contradictoires : l'impression diffuse de sécurité que donne le fait d'être entouré par des centaines de personnes solidaires de lui et la peur que le kibboutz n'en « fasse pas assez » pour lui.

Encore du vécu. Le cas m'a été relaté par un médecin de mes amis, exerçant lui aussi dans un kibboutz. Une femme avait présenté des troubles psychiques assez graves, pour lesquels elle avait été traitée. Elle épousa un homme de ce kibboutz. Persuadée qu'on y ignorait ses troubles antérieurs, elle vivait malgré tout sur ses gardes. Une nuit, mon ami fut appelé auprès d'elle et la trouva en pleine crise psychotique. Dans une clientèle ordinaire, l'alternative aurait été simple : soit injection d'un calmant puissant, soit hospitalisation. Vu le comportement de la patiente, ces deux solutions impliquaient l'emploi de la force, donc l'intervention d'autres membres du kibboutz : des témoins, et des témoins qui n'oublient pas — le médecin, conscient de la gravité d'une telle éventualité, choisit de temporiser. Après plusieurs heures de conversation, la malade, épuisée, accepta finalement d'avaler quelques comprimés calmants. Au petit jour, une fois passé le paroxysme de la crise, le psychiatre put utilement intervenir. Le traumatisme de l'internement forcé ayant été conjuré (pour le malade et l'entourage), la femme fut en définitive soulagée de l'inévitable publicité entourant un traitement psychiatrique : elle n'avait plus le boulet du secret à traîner.

Comme toujours dans un groupe, il faut savoir frapper l'imagination, trouver le mot qui emporte la conviction.

L'une de mes patientes, atteinte d'une maladie très grave, au-delà de toute possibilité thérapeutique, en était arrivé au stade terminal, parfaitement consciente de son état. Ce fut pour tous une longue et dure épreuve. Quand elle entra finalement dans un état comateux, l'entourage fléchit devant la tension morale. Plusieurs voix s'élevèrent pour demander — et même exiger — qu'on l'hospitalisât. J'intervins alors en disant simplement « qu'elle avait le droit de mourir dans la maison qu'elle avait bâtie ». A mon étonnement, je lus dans les yeux de tous du soulagement. J'oserai presque dire que les kibboutznikim étaient heureux d'entendre un étranger prononcer à leur place des mots pénibles, mais qu'ils sentaient justes ?

INTERLUDE (à déconseiller aux personnes n'aimant pas les vérités crues).

L'image du kibboutz *fascine*. Il fournit matière à des volumes, mais paradoxalement après y avoir passé deux jours en invités, des gens disent facilement : « Le kibboutz, je sais ce que c'est. » Pour ma part,

après y avoir passé six ans, j'ai l'impression à certains moments d'en savoir moins qu'au premier jour.

Peu de temps après notre arrivée, nous interrogeons, ma femme et moi, un couple d'amis, membres d'un kibboutz voisin d'Eïn Hashofet, sur les possibilités et les modalités de notre intégration à la vie du kibboutz. Leur réponse fut lapidaire et immédiate : « Après vingt ans de vie parmi les kibboutznikim, vous resterez pour eux des étrangers : vous ne vivez pas cette aventure de l'intérieur. »

Je me suis quelquefois demandé si en tant que médecin je n'ai pas eu l'occasion de faire mentir mes amis. Il est arrivé, il est vrai, que soient mis à nu devant moi des secrets qui avaient résisté à quarante ans de vie commune. Mais des mille et une motivations, réactions et inter-réactions dont est tissé le *comportement collectif* des kibboutznikim, je ne sais si je perçois le tiers ou le quart.

Aucune description ne peut faire ressentir exactement ce qu'éprouve une personne vivant dans une société fermée, obéissant à un code de lois, quelle que soit la provenance de celles-ci. Comment traduire au non-initié ce qu'est la vie d'un moine, d'un militaire, ou d'un membre du Rotary Club ? Le kibboutz — mutatis mutandis — est une société à part et n'échappe pas à la règle générale.

Dans sa vie quotidienne ainsi que celle de sa famille, le médecin a le choix entre deux grandes options : se mêler à la vie du kibboutz ou rester sur son quant-à-soi, dans un « splendide isolement ». Vu les réflexions précédentes, j'emploie le verbe « se mêler » avec précaution, puisqu'il n'est pas question de « s'intégrer ».

Pour notre part, nous avons, ma femme et moi, opté pour la première attitude. Celle-ci n'a pas été le fruit d'une décision réfléchie, mais le résultat d'un processus qui s'est engagé spontanément dès notre arrivée, tant chez nous que chez les membres d'Eïn Hashofet.

Le logement du médecin comprenant une cuisine, il est possible à celui-ci, s'il le désire, de vivre à l'écart de ce centre vital du kibboutz qu'est la salle à manger collective. Quant à nous, nous y prenons le déjeuner et en général le dîner. Maintenant, quand d'aventure pendant deux jours de suite nous n'y avons pas fait notre apparition, on nous demande : « Où étiez-vous passés ? Avez-vous été à l'étranger ? » (allusion discrète à nos voyages fréquents en France).

Notre carnet mondain est archi-plein. Quant à nos loisirs culturels, nous ne suffisons pas à la tâche. Le théâtre régional se trouve — comme par hasard — à Eïn Hashofet et nous avons droit à au moins un film par semaine et une pièce de théâtre, un ballet ou un concert toutes les trois semaines.

Pour les festivités du vendredi soir, le kibboutz préfère d'ordinaire le cadre plus intime de la salle à manger. Cette soirée est réservée à une gamme étendue de manifestations publiques : spectacle de variétés, danses folkloriques collectives, conférences culturelles ou politiques (dernièrement, un dîner-débat avec Golda Méir).

D'octobre à avril, fonctionne à l'échelon régional (mais encore à Eïn Hashofet...) une université populaire dont le programme ne nous laisse que l'embarras du choix (langues étrangères, psychologie, histoire, géographie, études bibliques, travaux manuels, etc.).

Si la piscine et l'équitation nous laissent du temps libre, d'autres possibilités nous sont ouvertes : les fouilles archéologiques, l'atelier de céramique et celui du batik, et le bridge qui, après des débuts timides,

gagne des cercles de plus en plus larges (un tripot au kibboutz ? rassurez-vous : on ne joue que pour la gloire).

Je ne manquerai pas de citer d'autres activités, qui pour le moment ne nous ont pas tentés : la chorale, l'orchestre, le groupe de danses folkloriques et modernes et la dernière nouveauté à la mode (ici) : le karting.

Bref, on pourrait se croire entre « gentils membres » du Club Méditerranée : la preuve en est que les « gentils organisateurs » connaissent bien le refrain entonné par les visiteurs naïfs, qui ne sèment ni ne récoltent, qui ne font les trois huit ni à l'étable ni à l'usine : « Vous vivez dans vraie maison de repos ! »

Cela me rappelle l'attendrissante réflexion d'un touriste américain en visite à Ein Hashofet : « Vous avez choisi une belle clairière dans une belle forêt pour implanter votre kibboutz ! » Inutile de vous dire que les « anciens » ont perdu le compte des seaux d'eau qu'ils ont transportés, il y a quarante ans, pour arroser les jeunes pousses nouvelles plantées, tandis que d'autres camarades armés de fusils les protégeaient. Par exemple, au repas de midi, tout le monde vient à la salle à manger dans ses vêtements de travail, aussi bien les gens de l'étable que ceux du poulailler ou du garage. Peu de temps après notre arrivée, par un jour de grande chaleur, j'allai déjeuner en maillot de corps. On me fit remarquer avec beaucoup de tact que c'était déplacé. Il va sans dire que depuis non seulement je n'ai pas recommencé, mais je suis maintenant choqué quand par hasard un oulpaniste, fraîchement arrivé, se permet cette incongruité. (C'est ce qu'on appelle l'assimilation...). En revanche, au repas du soir, et surtout le vendredi, les gens font un effort vestimentaire et nous savons qu'ils apprécient de nous voir en faire autant.

Nous ne comptons plus les petites attentions que nous prodiguent quotidiennement les kibboutznikim avec beaucoup de simplicité. Nous recevons très souvent fleurs et gâteaux et chaque vendredi des croissants chauds, faits par le boulanger du cru. Si on ne nous trouve pas à la maison quand on apporte le cadeau, il est de notoriété publique que la clé est sous le paillason : à bon entendeur salut ! (Il y a en permanence des boissons fraîches au réfrigérateur ; comme le concierge, nous revenons de suite...).

Nous recevons des invitations aussi bien pour les excursions, les pique-niques que pour les expositions de mode organisées par le kibboutz et quelquefois même pour la réunion générale hebdomadaire.

En plus du présent traditionnel de Pesah, lors d'une distribution exceptionnelle de cadeaux pour les camarades, nous figurons sur la liste des bénéficiaires.

Un groupe d'invités étant arrivés chez nous à l'improviste, nous hésitions à les amener tous à la salle à manger. Nos scrupules furent balayés par ces quelques mots qui valent bien un grand discours : « Pourquoi donc vous gêner ? C'est votre maison ! »

La vie de tous les jours ? Permettez-moi de vous parler — très confidentiellement — d'un jour tout à fait exceptionnel : celui du mariage de ma fille. Quand elle m'annonça que nous devions nous rendre libres le 19 août 1976 pour pouvoir assister à son mariage, la nouvelle — par téléphone arabe, bien entendu — fit le tour du village en moins de temps qu'il n'en faut pour traverser Israël en « Concorde ». Aussitôt, dans la pure tradition du kibboutz, une « commission » fut déléguée pour nous proposer de célébrer la cérémonie à Ein Hashofet.

Ce fut pour nous un événement et non, comme aurait dit le général de Gaulle, « une péripétie ». Tous ceux qui ont préparé et organisé la cérémonie et le repas étaient volontaires et, paraît-il, on a refusé du monde. A la mode druze, tous ceux qui avaient assuré le service du repas se sont mis à table après que les invités eurent terminé de manger. Le camarade qui est venu pendant le repas présenter aux jeunes mariés ses vœux au nom du kibboutz ne s'est pas contenté de dire « Mazal tov », mais si je vous citais ne serait-ce que le moindre extrait de son discours émouvant, vous me taxeriez de propagande sioniste.

Il ne peut y avoir de vraie conclusion à cette étude, car tout est mouvant, tout est en pleine évolution et mutation : les gens, le pays, et bien sûr aussi la médecine des gens dans le pays.

J'ai parfaitement conscience de n'avoir fait qu'effleurer plus d'un sujet : il m'a semblé que ce n'était pas dans cette courte série d'articles la place de l'examen en profondeur de certains points. J'ai volontairement omis d'évoquer les conditions d'exercice de la médecine pendant la guerre de Kippour : dans ce cadre, j'en aurais dit trop ou trop peu.

Mais il est impossible pour un nouvel immigrant venu de France de ne pas parler de la France. Malgré les vicissitudes de la politique internationale que nous déplorons tous, je suis pénétré du sentiment — je le dis avec joie — que dans ma façon d'agir et de penser, de jouir du travail et des loisirs, je suis tributaire de tout ce que la France m'a donné, légué et enseigné.

J'ai pu au cours de mon récit donner l'impression de m'étendre en détails sur d'autres points qui, vus de l'extérieur, peuvent paraître secondaires. C'est que mon expérience quotidienne m'en a révélé l'importance.

Il se peut aussi que j'aie heurté des sensibilités, détruit des illusions ou, au contraire, irrité par mon enthousiasme. Je vais peut-être, et même sans doute, me faire critiquer par les kibboutznikim, par la Kôupat Holim, par de nouveaux immigrants, passés, présents ou futurs. J'ai essayé d'expliquer et de décrire les choses comme je les ai vues et les vois aujourd'hui. Mais j'avoue humblement que je ne suis pas sûr d'avoir pu me libérer complètement des contraintes de l'autosuggestion inhérentes à la vie collective.

Ce dont je suis convaincu, c'est que dans les conditions actuelles d'Israël, de la Kupat Holim et du kibboutz, on peut y faire ce qu'il est convenu d'appeler de la bonne et honnête médecine. J'oserai même ajouter, et je suis fier de mes convictions : de la médecine de tradition française, une médecine qui n'est pas tournée exclusivement vers la technologie, mais dont l'homme et son âme sont le principal point de mire.

(Fin).

Ein Hashofet, mai 1976.

